Le Whig de St. Landry.

VOL. I.] OPELOUSAS, PAROISSE ST. LANDRY, LOUISIANE, JEUDI MATIN, 12 SEPTEMBRE 1844. [No 2.

LE WHIG
EST PUBLIE TOUTES LES SEMAINES, PAR
JOSEPH ETTER.
Le Bureau est situé dans "Court street," en face de la Maison de Cour.

CONDITIONS:
Abonnement:—Par an, payable d'avance, - $3 00
Do., payable avant l'expiration de 6 mois, - 4 00
Pour six mois, payable d'avance, sans exception, 2 00

Le Whig de St. Landry.

OPELOUSAS, LA.

JEUDI MATIN, 12 SEPTEMBRE 1844.

TICKET WHIG.

POUR PRESIDENT,
HENRY CLAY.
POUR VICE-PRESIDENT,
THEODORE FRELINGHUYSEN.

CANDIDATS AUX PLACES D'ELECTEURS POUR CHOISIR LE PRESIDENT ET LE VICE-PRESIDENT DES ETATS UNIS:
Premier District—JACQUES TOUTANT.
Second do. ZENON CAVELIER.
Troisieme do. GEORGE S. GUOIN.
Quatrieme do. LAFAYETTE SAUNDERS.
Cinquieme do. JACQUES DUPRE.
Sixieme do. EDWARD SPARROW.

CLAY-CLUB DE ST. LANDRY.

Une assemblée du CLAY CLUB de St. Landry, aura lieu Samedi prochain 14 courant, à 11 heures A. M. au magasin de Mrs. Robin, fréres, au Grand Côteau, tous les Whigs sont invités à s'y trouver.

R. TAYLOR, Secy.

Opelousas, 12 Sept. 1844.

Etat Sanitaire de notre Ville.—Nous sommes véritablement peinés d'apprendre que quelques personnes ont fait circuler dans la contrée involontairement peut-être, le bruit que les Opelousas étaient devenus le foyer de l'épidémie, fait qui est loin de la vérité. Il a existé, il est vrai, quelques accés de fièvres congestives dans notre paroisse; cette nouvelle empêche les voyageurs de nous visiter. Trois de nos adolescens y ont malheureusement succombé ; plusieurs sont aujourd'hui convalescens; mais nous croyons qu'il ne se trouve aucun danger à visiter notre localité. Les décès ci-dessus ont eu lieu à la suite d'un faux exposé leur mort peut être plutôt attribuée à quelques légères imprudences qu'à toute autre cause. Ici, chaque matinée est très fraiche et chaque après-midi très chaud; et, par suite de l'inconstance de la température, toute personne, en garde contre les variations dont nous parlons, ne doit redouter aucun danger. Certes, et l'on aurait tort d'en douter, il n'y a eu jusqu'à présent aucun cas de fièvre jaune dans notre paroisse ; il est généralement reconnu que la ville des Opelousas et ses environs sont tout aussi salubres que les paroisses et autres pays circonvoisins.

LE MEETING DE SAMEDI DERNIER.

L'assemblée n'a pas été, ce jour—là, aussi nombreuse que nous pouvions le penser, le tout se rattachant aux rumeurs causées par les maladies soi-disant existantes; la réunion, cependant, offrait un assez bel aspect. Les assistans ont travaillé d'âme et de cœur pour la cause ; toutes nos demandes ont été remplies ; le procès—verbal de l'assemblée se trouve dans la colonne suivante. En vertu d'un amendement, il sera aisé d'apercevoir qu'une grande réunion du Clay Club aura lieu au Grand-Côteau, par lequel nous espérons pour cette époque, une assemblé générale du parti. Maintenant, à l'œuvre ! à l'œuvre, Whigs ? Que vos phalanges serrées redoublent, pour la bonne cause, leur zèle et leur infatigable activité ! Que le drapeau de la Victoire voye onduler ses plis au milieu de vos rangs ! Quelles que puissent être les clameurs dont on voudrait vous assourdir, soyez inebraulables ; marchez, courez, volez, et atteignez le but de nos travaux ! ! !

☞B. B. Mitchel, l'assassin de l'infortuné McGauhey, dans la paroisse de St. Landry, arriva hier ici, venant de Mobile, en compagnie de M. Mooring, le shérif du comté de Martin, Caroline du Nord. Mitchel avait déja été arrêté dans la Caroline du Nord par Mr. Mooring en avril 1843—s'étant évadé de sa prison en mai suivant, il a été de nouveau arrêté par le même officier le 25 août à Forsyth, Géorgie.

B. B. Mitchel, le meurtrier dont nous avons annoncé l'arrivée en cette ville, a été remis par le sherif Mooring à la charge du Recorder Génois, qui l'a fait mettre en prison jusqu'à ce qu'il soit réclamé par les autorités du lieu où il a commis le meurtre.—*L'Abielle.*

DECES.

Décédé, Lundi dernier 9 courant à la résidence de l'hon. Rice Garland, son neveu, le Dr. RICE B. GARLAND, agé de 22 ans. Il était de l'Etat de la Virginie et depuis peu parmi nous ; sa mort prématurée plonge dans un deuil profond tous ceux qui l'ont connu ; il est mort à la fleur de son âge après une carriere aussi honorable que laborieuse.

Sur son habitation dans cette Paroisse, Samedi dernier 7 courant, WILLIAM WIKOFF, agé 48 ans, il laisse de nombreaux amis pour déplorer sa perte.

Sur l'habitation de Mr. Lastie Dupré—sa fille OCTAVIE DUPRE, agée de dix ans.

"Jeune ange, retourne à ta demeure Céleste."

POLK ET TARIF.

M. Rhett, l'un des principaux meneurs de la Caroline du Sud, dans un discours qu'il a prononcé le 5 courant, à Orangeburg, proclame le double jeu du candidat locofoco à la présidence, en ce qui touche le Tarif. Ce témoignage doit avoir quelque poids dans la question ; car rien ne ressemble moins à un Whig que M. Rhett. Il justifie une fois de plus le proverbe : "On n'est jamais trahi que par les siens." Voici les paroles de M. Rhett, comme le rapporte le *Mercury* de Charleston :

"Il n'y a rien à espérer de l'élection présidentielle. M. Polk a déja orienté ses voiles de manière à recevoir la brise du Nord et celle du Sud tout ensemble. Sa profession de foi en faveur d'un Tarif de Revenu avec une protection incidente, destinée à protéger tous les intérêts, et son adoption des résolutions de Baltimore, sont trois gigantesques *humbugs* qui pourraient nous aveugler et certainement nous trahiraient. Il n'y a aucune réforme à attendre de M. Polk."

DOCTRINES LOCOFOCO.

Afin dit le Journal de Louisville, d'instruire ceux qui jusqu'ici ont été embarrassés de savoir ce que c'était que les doctrines Locofoco, nous donnons un sommaire de ces doctrines, telles qu'elles ont été promulguées par le chefs du parti :—

"Je désire ardemment voir ce pays dans l'heureuse position où se trove l'ile de Cube.—*Sénateur Walker.*

"Je suis de l'opinion du sénateur du Mississippi.—*Sénateur Calhoun.*

"Nous devons réduire aussi bas que possible le prix du travail et des propriétés.—*Sénateur Buchanan.*

"Le salaire de l'ouvrier est beaucoup trop élevé : l'ouvrier dans ce pays peut travailler pour 11 sous ! par jour.—*Sénateur Tappan.*

"Or, monsieur le président, j'ai démontré, et les manufacturiers et leurs défenseurs sont ici pour l'affirmer, que les tendances d'un systéme protecteur sont d'augmenter le prix du travail, les produits des capitaux *et le prix des matières premières.—McDuffie.* [Sic.]

De 27 gouvernements despotiques, 23 ont adopté le système de la sous Trésorerie.—*Sénateur Hubbard.*

Dans ces 23 gouvernements, le salaire de l'ouvrier se monte à une moyenne de 15 sous par jour.—*Sénateur Pierce.*

"Les salaires sont une invention de l'esprit malin !—*Bronson.*

"Douze sous par jour et pas de viande.—*Williams.*

"La sous-trésorerie est destinée à assurer aux besoins du gouvernement, largent extirpé des poches du peuple.—*Georgien Août,* 1840.

"Depuis l'élection de 1840, nous avons beaucoup perdu de la confiance que nous avions en l'intelligence du peuple." . . Nous l'avouons, nous n'avons pu nous empécher de nous écrier dans notre vexation et notre mépris : "Après tout, chassez le naturel, il revient au galop !—Les pauvres Diables, si nous n'en prenons pas soin, ils s'abrutiront, pourquoi perdrions nous notre temps a les empecher de devenir des brutes? Si nous voulons nous assurer, à nous et à notre posterité, les avantages de la liberté et d'un bon gouvernement, nous devons chercher des garanties plus solides que le suffrage, la vertu et l'intelligence du peuple. Le suffrage, regardé comme garantie de la liberté et d'un bon gouvernement. se repose sur la vertu et l'intelligence du peuple. Cela est très beau en théorie, mais, lorsqu'il faut mettre cette maxime en practique, cette fameuse vertu, cette fameuse intelligence populaire, ne sont que du charlatanisme. —*Revue Democratique Arril,* 1843.

Lis, peuple, lis et apprends à connaitre tes amis !—*Tous les Whigs.*

Retraite de M. Tyler. Le Madisonian du 20 ultimo, contient une lettre adressée par John Tyler à "ses amis de l'Union," dans laquelle Son Excellence annonce officiellement qu'elle se retire de la lice Présidentielle. L'American de Baltimore dit à ce propos : "L'Adresse de John Tyler, qui se publie avec toute la gravité désirable, sera considéré par tout le monde comme la digne fin du drame comique dont les premières scènes ont été jouées à Baltimore par une certaine Convention qui s'y est réunie le 27 et le 28 mai dernier." Le seul regret que puisse faire éprouver la détermination du Président actuel vient de l'impossibilité où l'on se trouvera d'apprécier au juste la considération dont l'honnête John Tyler jouit dans l'Union. Nous n'aurions pas été fâché, pour notre part, de savoir si ce digne magistrat possède personnellement assez d'amis pour être assuré, nous ne dirons du vote d'un Etat, mais du vote d'un seul district électoral. Nous en doutons fort.—*L'Abeille.*

LA CONVENTION DE NASHVILLE.

Les nouvelles reçues hier de Nashville vont jusqu'au 23 août. La convention présentait le coup d'œil le plus imposant. Les journaux de la localité sont littéralement remplis des détails de cette grande cérémonie, descriptions des processions, discours, etc. Il y avait au moins trente-cinq mille personnes réunies, c'est-à-dire trois fois autant que la réunion locofoco du 15.

John Bill du Tennessee, présidait et nous remarquons parmi les vice-présidents, M. A. Layet de la Louisiane, Prentiss du Mississippi, Underwood du Kentucky, R. Hunt de la Louisiane, Humphrey Marshal du Kentucky, Albert S. Pike de l'Arkansas, le Gouverneur Jones et le juge Hopkins de l'Alabama, etc. etc., ont successivement captivé l'attention et provoqué les applaudissemens de cet immense auditoire.

Mort du Commodore Dallas.—Nous sommes fachés d'apprendre, dit le *National Intelligencer* du 26 aôut, par un arrivage de Lima à Baltimore, la mort du Commodore *Alexandre J. Dallas* de la Marine des Etats Unis, et commandant l'escadre dans la mer Pacifique. Il est mort à bord de la frégate Savannah, dans la Baie de Callao, le 3 juin, des suites d'une 3e attaque de paralysie.

Le Commodore Dallas était entré dans la marine comme élève (*Midshipman*) le 22 novembre 1805. Il y aura donc bientôt trente-neuf ans qu'il était dans la marine où il s'était acquis une haute réputation.

Il était fils de Mr. Alexander J. Dallas qui s'est distingué dans des temps difficiles à la tête de l'administration des finances, et père de G. M. Dallas, candidat actuel à la Vice-Présidence.

M. William E. Fulton, sénateur des E. Unis pour l'Arkansas, est mort le 15 ult. à Little Rock.

REVUE DE LA SEMAINE.

Un Nouvelle Allié.—Le Richmond Compiler, journal bien connu depuis longtemps par son influence et la vigueur de sa rédaction, a secoué la neutralité qu'il avait conservée jusqu'ici pour embrasser la cause glorieuse des whigs. Les éditeurs exposent les raisons qui ont motivé ce changement dans un article remarquable par le bon sens, la logique et le patriotisme.

Havane.—Par le brick Apalachicola, arrivé hier, nous avons reçu nos journaux de la Havane jusqu'au 25 août.

Par ordre du capitaine général, un très grand nombre d'individus trouvés à jouer au monte dans une maison, ont été condamnés à l'amende de cent *ducado* ou 10 jours de prison.

Le *Nashville Daily Gazette,* journal neutre, estime la réunion de la Convention whig de trente à trente-cinq mille personnes. Le même journal avait estimé que la convention locofoco en réunissait de dix-huit à vingt mille.

Une rixe a eu lieu à Nashville (le jour de la Convention bien que la politique n'eut rien à y voir) entre le major Robert B. Turner et M. Simms Casey. Après plusieurs coups tirés, M. Casey est demeuré mort sur la place et M. Turner dangereusement blessé.

Dans la Pennsylvanie l'enthousiasme des whigs excède, si toutefois la chose est possible, celui qui règne dans l'Etat de New York. Des meetings de dix à quinze mille personnes se tiennent journellement sur tous les points. Le 24 il y en a eu un a Newtown comté de Bucks, auquel assistaient plus de 2,000 dames.

On lit dans le Baltimore Patriot : Comme on était occupé ce matin à planter un mât en face du Republican et Argus, un des ouvriers a été grièvement blessé par le mât qui est tombé sur lui. On l'a emporté chez lui et ses souffrances sont excessives. C'est la seconde fois depuis quelques jours qu'il arrive des accidents fâcheux à Baltimore pour élever des mâts en l'honneur de Polk et Dallas.

☞Le *Constitutionalist* de Vicksburg du 24, annonce que le fleuve baisse rapidement ; la rive du côté de la Louisiane commence à se découvrir et la vase y est abondante. On aura besoin de prendre quelques précautions pour maintenir la ville dans un état sansitaire satisfaisant.

Michigan.—Les whigs du Michigan paraissent décidés à déployer toute leur énergie dans la prochaine élection présidentielle ; et l'on peut espérer que leurs efforts seront couronnés de succès.

Texas. Nous avons reçu par le steamer Republic nos liasses de journaux texiens jusqu'au 10 août : ils ne contiennent rien d'important. La fièvre jaune ne faisait plus tant de ravages.

Un déserteur mexicain arrivé de San Fernandez à Montgomery, rapportait que les Mexicains faisaient de grands preparatifs contre le Texas.

Il parait sûr d'après les nouvelles que nous recevons de l'Ouest, que Edwards, le candidat Bentonien, est élu gouverneur, mais on ne peut encore savoir rien de la force des parties dans les chambres.

Homicide. M. Térence Voison, de la paroisse St. Jean Baptiste, à la suite d'une altercation, dont nous n'avans du apprendre la cause, a reçu d'un de ses adversaires un coup d'épée et de l'autre un coup de pistolet. Ce dernier coup l'a étendu mort sur la place. On est à la poursuite des coupables.—*L'Abeille.*

Mobile. L'état sanitaire de Mobile est des plus satisfaisans. Il n'y à aucun cas de fièvre jaune.

New York.—Les locofocos, dans leurs assemblées de district du 20 courant, ont choisi des délégués qui sont opposés à la ré-élection du gouverneur Bouck et qui sont en faveur de Silas Wright. Voilà donc une question réglée : le gouverneur Bouck a fait son tems.

Le colonel George Gill, du district de Chester, Caroline de Sud, est mort le 8 et a été enterré avec pompe. C'est encore un des héros de la Révolution. Il avait servi sous le général Greene.

Virginie.—Les whigs du comté de Nansemond se sont réunis en assemblée le 22 août.—Il y avait de 2500 à 3000 whigs et bon nombre de dames.

Le *St. Louis Republican* du 24 dit qu'on annonce que Washington Irving doit être remplacé comme ministre près la Cour de Madrid, par M. V. Ellis. Nous espérons pour l'honneur de M. Tyler que cette nouvelle ne se confirmera pas.

Missouri.—Les journaux du Nord paraissent croire qu'il y aura une majorité anti-bentonienne dans la Législature.

Vermont.—L'élection a lieu aujourd'hui dans cet Etat. On doit élire un gouverneur, un lieutenant gouverneur, la législature et quatre membres du Congrès. Les whigs éliront les officiers de l'Etat, une majorité de la législature et trois membres du Congrès au moins sur quatre.

Les arrestations se continuent à Philadelphie par suite des dernières troubles. On remarque l'arrestation d'un nommé Abraham Long, accuse sur son propre aveu d'avoir pris une part active dans les émeutes.

Dans l'Etat de New York comme dans la plupart des autres Etats du Nord, l'enthousiasme le plus grand se manifeste de toutes parts. Le 21 août les whigs du comté de Tompkins se sont réunis en assemblée à Ithaca au nombre d'environ 15,000 personnes. Divers discours ont attiré de frénétiques applaudissemens.

Le 23 c'était le tour des whigs du comté de Fulton réunis en assemblée de plus de dix mille personnes.

Le grand meeting d'Albany devait avoir lieu le 27.

Indiana.—La majorité whig dans la législature est de dix voix ; c'est un gain de vingt-deux. Parlant du vote populaire, le *Indianapolis Journal* dit : "Le *Sentinel* a fait une table du vote populaire des dernières élections, comprenant environ cinquante comtés, de laquelle il résulte un gain locofoco d'environ 800 voix sur le vote de l'an dernier. Cette table est pleine d'erreurs. Le comté de Jackson est présenté comme ayant donné 973 voix de majorité, lorsqu'il est de notoriété que les whigs n'ont pas fait d'opposition sérieuse quant à l'élection du représentant. La majorité n'excède réellement pas 300 ; ainsi des autres localités. En réalité le vote populaire est du côté des whigs comme on pourra s'en convaincre en novembre.

Lettre de M. Clay—Voyant l'acharnement avec lequel l'esprit de parti cherchait à dénaturer certains passages de la lettre de M. Clay sur l'annexion du Texas, quelques amis lui ont écrit à ce sujet et sa réponse vient d'être publiée dans le *North Alabamian* de Tuscombia. Nous la reproduisons sans commentaire—elle n'en a pas besoin :

Ashland, 27 juillet 1844.

Messieurs :—J'ai reçu votre lettre m'annonçant que les opinions exprimées dans ma lettre de Raleigh sur la question de l'annexion du Texas sont mal comprises sinon mal expliquées dans votre localité, et qu'on cherche à faire croire que j'ai changé d'opinion à ce sujet depuis 1819. J'ai cherché, dans la lettre à laquelle on fait allusion, à m'exprimer aussi explicitement que possible et je ne pense pas qu'il soit possible de lui donner sans arrière pensée une fausse interprétation.

En 1819, lorsque je discutais ce sujet à la Chambre des Représentans, l'Exécutif avait négocié avec l'Espagne le traité par lequel le Texas avait été cédé à cette puissance ; mais le Congrès n'avait pas encore sanctionné cette cession. Je crois maintenant comme alors que le pouvoir chargé de faire les traités n'a pas le droit sans le concours du Congrès, de céder aucune partie du territoire des Etats-Unis. Mais le Congrès a, par plusieurs actes postérieurs manifesté son approbation à l'égard de ce traité ; et ces actes ont donnée au traité toute la validité qu'il aurait eu si le Congrès y avait donné son assentiment avant la conclusion même.

A cette époque de 1819, le Texas réclamé par nous n'était pas peuplé. Nulle incursion n'y avait été faite par des citoyens des Etats-Unis. En 1825 et 1827 il n'y avait au Texas que peu d'habitants se composant de colons établis sous l'autorité du Mexique. A aucune de ces trois périodes nul Etat, nul section de l'Union, n'avait manifesté l'opposition à son incorporation. On a dit que l'administration de M. Adams proposa de négocier avec le Mexique pour obtenir le Texas, malgré l'existence d'une guerre entre l'Espagne et son ancienne colonie, et qu'on ne pouvait avoir eu l'idée alors que l'acquisition du Texas pût amener une guerre entre les Etats-Unis et l'Espagne : pour conclure de-là que la ratification du dernier traité n'aurait pu compromettre la paix.

M. Adams pensait qu'il serait utile d'obtenir le Texas que se disputaient alors deux puissances. Le Mexique avait pour lui la possession, et l'Espagne ne faisait rien pour soutenir ses prétentions à la propriété. Son représentant avait même été jusqu'à reconnaître formellement dans un traité l'indépendance du Mexique—bien que cette convention ne fut pas en définitive ratifiée par l'Espagne.

M. Adams était fondé à autoriser la négociation du traité pour l'acquisition du Texas avec chacune des deux puissances qui y avaient des prétentions. Il était naturel de commencer par la puissance qui avait la possession du Texas. L'Espagne n'avait présenté aucun obstacle.—Elle n'avait point déclaré qu'elle considérait l'acquisition du Texas comme une déclaration de guerre. En fait nulle ouverture ne fut faite d'une manière formelle au Mexique d'acheter le Texas ; nulle négociation ouverte, nul traité conclu. Si une négociation avait été entamée, ou si un traité avait été signé et que l'Espagne eut protesté, la politique prudente qui caractérisait l'administration de M. Adams l'aurait sans aucun doute porté à appaiser l'Espagne et à arranger l'affaire avant l'annexion pour ne pas s'exposer à provoquer une guerre.

Combien sont différentes les circonstances sous lesquelles, avec l'autorisation de M. Adams, je donnai des instructions pour faire des ouvertures au Mexique et celles qui ont caractérisé le traité de M. Tyler ! Loin que le Mexique fut silencieux, il avait souvent et solennellement déclaré qu'il considérait l'annexion comme un acte d'hostilité. Le Texas n'était plus un pays inculte, sans population. Il avait été soustrait à la domination mexicaine par des citoyens dont la plupart étaient partis en armes des Etats-Unis. La guerre entre le Mexique et le Texas n'était point terminée par aucun traité de paix. Non seulement M. Tyler n'avait pas consulté le Mexique, mais il avait annoncé que son consentement n'était nullement nécessaire. Et il conclut un traité comprenant une vaste étendue de territoire et une nombreuse population qui ne faisaient point partie du Texas que les Etats-Unis avaient cédé à l'Espagne en 1819.

En même temps aussi, une puissante opposition s'était soulevée dans les Etats-Unis contre l'annexion du Texas. Differens Etats s'étaient déclarés opposés à cette mesure par l'intermédiaire de leurs législatures, et l'on savait d'ailleurs quoique non officiellement que d'autres Etats, pour ne pas dire des fractions entières de l'Union, partageaient les mêmes idées. Telle était l'opposition à cette mesure à laquelle ma lettre de Raleigh faisait allusion en parlant d'une "portion considérable et respectable de la *Conféleration.*" Je ne faisais point allusion aux personnes, mais aux Etats et aux sections de l'Union.

Sous l'empire de ces circonstances, il m'était impossible de ne pas considérer l'annexion du Texas, comme compromettant l'honneur de mon pays, l'entrainant dans une guerre où les sympathies de toute la chrétienneté seraient contre nous, et compromettant l'intégrité de l'Union.—J'ai cru, alors, et je crois encore qu'une atteinte à l'honneur national, une guerre étrangère et des déchiremens intérieurs, constituaient de trop grands sacrifices à faire pour obtenir l'acquisition du Texas.

Mais, Messieurs, vous désirez savoir quelle serait ma politique dans la supposition de mon élection à la première magistrature des Etats-Unis, au sujet de l'annexion. Je ne crois pas convenable d'annoncer à l'avance quelle serait la ligne de conduite d'une administration future sur une question à débattre avec une puissance étrangère. Je n'ai cependant aucune hésitation à dire que, loin d'avoir aucune objection personnelle contre l'annexion du Texas, je serais enchanté de voir s'accomplir cette mesure sans deshonneur, sans guerre, du consentement commun de l'Union, et avec des conditions justes et convenables. Je ne pense pas que le sujet d'esclavage doive affecter la question en aucune façon. Que le Texas soit indépendant ou incorporé aux Etats Unis, je ne crois pas que cela prolonge ou diminue la durée de cette institution.—Elle est destinée à s'éteindre, à une époque reculée, suivant moi, par l'opération des lois inévitables de la population. Il ne serait pas sage de refuser une acquisition permanente, qui durera autant que le globe, en vue d'un institution temporaire.

Dans le cas de mon élection, à quoi vous faites allusion, si l'affaire de l'acquisition du Texas se présentait j'agirais suivant les circonstances et l'état de l'opinion publique au moment où la question serait agitée. J'aurais surtout en veu, ce que je considère comme un devoir suprême, de conserver notre Union entière et amie, la considérant comme la meilleure garantie de tous les bienfaits dont la providence nous permet de jouir. Je suis, etc.

HENRY CLAY.

A Messieurs Thomas M. Peters et John M. Jackson.

Ces pauvres journaux locofocos suent sang et eau pour jouer de leur mieux le rôle qui leur est confié. Ils montent sur les pierres du chemin, s'élèvent sur la pointe des pieds, et crient de toute la force de leurs poumons que leurs défaites sont des victoires ; ils accumulent chiffres pour prouver que leurs minorités se grossissent imperceptiblement, et que, Dieu aidant, ces minorités pourront bien devenir des majorités avant un demi-siècle.

Courage donc, braves et loyaux défenseurs du locofocoisme, courage ! Si vous ne pouvez empêcher l'éclatante défaite qui vous attend en novembre, vous aurez du moins mérité les invalides.

Suites d'un Naufrage—On lit dans le New York Tribune du 23 août : Nous tenons du capitaine Berry, du navire Vicksburg, arrivé hier au soir de la Nlle. Orléans, qu'il a rencontré le 6 août par 27° 36' latitude Nord, et 87° 46 longitude, un bateau contenant plusieurs passagers qu'il a pris à son bord.

D'abord on n'avait vu qu'un point noir—s'étant approché il reconnut que c'était un bateau ayant à bord sept personnes (le capitaine et l'équipage de la goëlette Anglaise Orange qui s'était perdue dans sa traversée de la Jamique à Matanzas. Comme ces malheureux étaient depuis 13 jours, dans ce bateau à peuprès sans vivres, leur santé n'était pas des meilleures comme on le pense bien, le plus jeune des mâtelots a été trouvé dans un état complèt d'insensibilité, et malgré les soins qu'on lui a donnés il est mort quelques heures après. Les autres se sont peu à peu remis.

La goëlette avait chaviré le 24 juillet à environ 2 heures de l'après-midi par 21° 45' latitude Nord et 85° 4' longitude Ouest, sous le poid d'un coup de vent d'Est. Ils n'avaient eu que le temps de se meitre dans le canot qui se trouvait heureusement dégagé ; mais sans provisions et sans eau, et de se laisser aller à l'impulsion du vent et des courants. Ils avaient été obligés de remplir leurs souliers d'eau à la première pluie pour pourvoi se désaltérer après plusieurs jours de souffrances, et un bambon contenant quelques petits poissons étant passé providentiellement à leur portée ils en avaient fait plusieurs repas.—Sans ce secours, tout misérable qu'ils étaient, ils auraient certainement pèri. Dans la matinée du 6, deux autres batimens avaient déjà passé en vue, mais sans appercevoir leurs signaux.

A Memphis, le feu a consumé la maison de M. Charles Stoddart, tout près de l'église Méthodiste. C'est une perte d'environ 3000 piastres pour M. Stoddart, qui n'était point assuré, perte qui lui enlève ses épargnes de plusieurs années.

On lit dans le New York Tribune :

"Depuis l'ouverture de l'année 1844, les whigs sont victorieusement sortis des élections locales dans la Georgie, le Maryland, le Connecticut et l'Indiana, Etats qui avaient deux ou trois fois fait cause commune avec nos adver[illegible] 1840 ; ils ont emporté la Caroline du Nord, [illegible] perdu la législature en 1842, et la délégation [illegible] en 1843; ils ont tout emporté dans [illegible] où nous avions perdu la moitié de la délégation [illegible] sionnelle en 1843, et ils ont au moins partagé les trophées dans la Louisiane et la Virginie, où ils ont élu une législature whig. Ils ont eu des triomphes partiels, mais importans dans le Maine, dans le Massachusetts et dans la Pennsylvanie. Ils n'ont perdu ce que qu'ils s'attendaient à perdre ; le New Hampshire, l'Alabama, l'Illinois et le Missouri, Etats qui tous votèrent à une grande majorité pour Van Vuren en 1840. Si nos adversaires peuvent trouver d'autres succès, qu'ils les montrent. Ils peuvent d'ailleurs entonner leurs chants de triomphe là dessus jusqu'à s'en enrouer comme ils firent en 1840. Nous ne voudrions pas voir la coalition de Polk et Tyler se dissoudre avant d'avoir eu le plaisir de la battre."

MÊLANGES.

SUR MER.

Tandis que la tempête ébranle la mâture,
J'aime à voir l'Océan dans sa sauvage allure :
Dans les plis du grand foc assis sur le beaupré,
Je l'écoute rugir, et, d'un œil rassuré,
Je vois ce vieux lion, secouant sa crinière,
Par bonds impétueux mesurer sa carrière.
Tantôt le *Rubicon* est lancé dans les airs,
Il s'engouffre tantôt entre deux flots amers ;
Mais le noble coursier, redressant sa poitrine,
Reparait au-dessus de la plaine marine.
Courage, allons, courage, en avant, en avant,
O mon navire ! étends une aile forte au vent.
Encore quelques nuits, encor quelques aurores,
Et tu touches bientôt aux lointaines Açores.
De là, prenant vers l'Ouest un vigoureux élan,
Plus prompt tu voleras, comme un léger goëlan,
Au golfe du Mexique où Cube la féconde,
Comme une conque d'or, surgit du sein de l'onde.
Alors tu n'auras plus, pour accomplir le but,
Qu'à cingler vers le fleuve où mon enfance but,
Le fleuve paternel dont même dans Lutèce
Le souvenir vivace à mon âme en tristesse
Rendait l'absence amère. O *Rubicon,* merci !
Car, docile à mes vœux, de ton poitrail noirci
Tu fends l'onde, et la vague, à te suivre impuissante,
Fuit loin derriere nous sous ta quille glissante.
Ah ! sais-tu, le plus grand entre tous mes souhaits,
C'est de revoir mon fleuve et mes vieilles forêts
Empreintes d'un cachet d'austere poésie ;
Et c'est, d'émotion l'ame toute saisie,
D'envelopper les miens d'une étreinte d'amour,
D'écouter leurs accents, de parler à mon tour,
Et de serrer la main des bons vieux domestiques
Qui me gardaient enfant sous nos arbres antiques.
Courage donc, étends une aile forte au vent,
En dépit de l'orage, allons, vole, en avant !

MATHIEU PETIT
OU LE BAISER D'ADIEU.
[Continuée.]
III.

Quand il fut dans la rue il n'eut plus qu'une pensée : les dentelles et les boucles d'oreilles de Constance. Il était plus de deux heures et la fête commençait à six. Pour faire ses achats il fallait qu'il se rendit à Bar-sur-Aube. Or, pour aller de Saint-Pavers à cette ville, les voitures mettent plus d'une heure et demie.

Au moment ou il s'élançait hors de l'auberge la chaise de poste qu'il avait vue quelques instants auparavant se remettait en route. Il s'attacha à un des ressorts de derrière et se dit :—Ou j'arriverai aussi vite que cette voiture, ou une de ses roues me passera sur le corps.

Il arriva à Bar-sur-Aube en même tems que la chaise de poste. Il savait qu'on vendait dans le même magasin les dentelles et la bijouterie.—Mais en arrivant devant ce magasin, il tomba de son haut sur les marches de la porte comme frappé d'épilepsie. Le magasin etait fermé! Il avait oublié que le dimanche les marchands n'ouvraient pas.

Quand il eut repris quelques forces, il frappa à la porte du magasin à coups redoublés, sans trop se rendre compte de ce qu'il faisait. Le marchand n'était pas à la fête de Saint-Pavers ; il était retenu chez lui par une indisposition et se décida au bout de quelques instants à introduire Mathieu. Celui-ci fut obligé de lui expliquer par signes ce qu'il voulait, car la fatigue et l'emotion lui ôtaient l'usage de la parole. Le marchand connaissait Mathieu Petit pour s'être arrêté quelqufois à l'auberge du *Petit Dauphin,* mais il déclara depuis ne l'avoir pas reconnu ce jour là, tant ses traits étaient decomposés.

Mathieu revint à Saint Pavers presque aussi rapidement qu'il était venu à Bar-sur-Aube.—Il ne savait comment faire remettre à Constance les boucles d'oreilles et les dentelles qu'il venait d'acheter. S'il l'eût revue en ce moment, il se fût jeté à ses genoux, lui eût tout avoué dans un accès des désespoir, mais alors Constance n'eût rien accepté. Il prit le parti de s'addresser à une petite sourde-muette qui se tenait habituellement près de la porte de l'auberge. Il lui fit signe de porter chez la mère Vincent un paquet qu'il remit, en lui recommandant de le déposer sur le seuil de la porte et de s'enfuir dès que Constance paraitrait. La petite mendiante exécuta ponctuellement ses ordres, et lorsqu'elle revint il lui donna quelques sous qu'il avait dans sa poche, le matin, *avant d'être riche.* Cet argent était bien à lui, car celui qu'il avait pris dans le comptoir avait été employé entièrement à l'achat des dentelles et des boucles d'oreilles de Constance.

Quand tout cela fut fait, il alla se promenor le long de l'Aube, sous une allée de peupliers où il était sûr de ne recontrer personne. Alors, le remords un moment étouffé par l'exercice violent qu'il venait de faire, commença à s'élever en lui et s'accrut par degrés. Il vit clair dans sa position, et cachant son visage dans ses mains : 'Il est donc vrai, dit-il, j'ai volé ! Mathieu Petit, voleur ! Tout le pays demain va savoir cela !' Il s'arrêta, croisa ses bras sur sa poitrine, essaya de recueillir ses idées, puis se mit à fondre en larmes. Il venait de penser à sa mère qui lui avait dit en mourant : Mathieu, sois honnête homme !' Et cependant, s'écria-t'il, de là haut, du ciel, où elle me disait qu'elle m'attendrait, elle m'a vu voler !

Par momens, il songeait à aller trouver le père Lerond pour se jeter à ses pieds, lui tout avouer, lui promettre de le servir toute sa vie pour rien s'il voulait lui pardonner. Mais non, disait-il, il a le cœur trop dur et tient trop à l'argent pour jamais me pardonner cela.

Tout à coup il essuya ses larmes du revers de la main, et cherchant à prendre une contenance fière :—Eh bien, oui ! reprit-il, j'ai volé je suis un misérable, un coquin ! Mais après tout que peuvent ils me faire ? Me tuer !—m'envoyer à l'échafaud ! Est-ce que par hasard je craindrais la mort ? Et en disant cela, il eût voulu qu'il y eût un tribunal ouvert dans le pays pour aller lui-même se dénoncer et connaitre son arrêt à l'instant même.

L'allée des-peupliers menait droit à la prairie où se tenait la fête. Quand il entendit le bruit des violons et la voix des buveurs qui chantaient sous les maronniers, il s'arrêta et voulut retourner sur ses pas ; il lui semblait que chacun allait [illegible] écrit sur son front. Cependant le désir [illegible] nstance avait fait usage de son présent l'emporta [illegible] de se montrer.—Il approcha et l'aperçut à travers [illegible] arbres. Elle dansait et semblait heureuse ; le fichu de dentelles et les boucles d'oreilles lui allaient à merveille. Je savais bien, dit-il, qu'elle serait la plus belle de la fête !

Cette idée le consola un peu....Quand la contredanse fût finie, il s'approcha de Constance pour l'engager à danser, car il voulait la voir, lui parler une dernière fois. Mais elle lui répondit d'un ton dédaigneux : 'Tu n'aurais pas même de quoi payer la contredanse.' Mathieu frappa sur son gousset et s'aperçut qu'il était vide. Elle a raison, dit-il, et il s'éloigna, car il craignait de commettre quelque extravagance. Il quitta la fête et regagna l'auberge à pas lents. Il alla se jeter sur un grabat qui se trouvait dans la cour au fond de l'écurie. Il espéra dormir, mais il n'en put venir à bout. Quand ses yeux se fermaient, il croyait voir devant lui ces trois mots écrits en lettres de feu : 'Mathieu, petit voleur !' Cependant, vers les trois heures, la fatigue l'emporta, il dormit profondément ; il eut un rêve où il crut voir une belle ferme, des champs de blé, un verger plein de fruits. Une voix de femme pareille à celle de Constance chantait dans le lointain le refrain de la ronde de Saint-Pavers. Il en était là de son rêve lorsqu'il fut réveillé en sursaut par la voix du père Lerond et de sa femme qui se trouvaient dans la cour et disaient en s'addressant à une vieille servante qui composait avec Mathieu Petit tout le domestique de l'auberge :

—Qu'as-tu fait de ces cinquante francs, coquine, voleuse ? C'est toi qui t'es hier introduite dans le comptoir et qui as profité de la fête pour nous voler !

La vieille servante pleurait à chaudes larmes et protestait de son innocence, mais le père Lerond n'écoutait rien. Les cris de sa femme avaient attiré tout le voisinage dans l'auberge ; la cour était pleine de monde; déja même on avait parlé de faire venir la gendarmerie.

Mathieu Petit eut à peine entendu l'escandre qui accusait Monique qu'il s'empressa [illegible] mais dans la cour en se disant :—Voleur [illegible] lache, non ! Il s'approcha de l'aubergiste et lui dit assez haut pour être entendu de tous ceux qui l'entouraient :—Ce n'est pas cette femme qui a pris les cinquante francs ; c'est moi ! L'aubergiste saisit aussitôt Mathieu au collet et dit en se tournant vers un de ses voisins : J'avais bien toujours prédit que ce sournois là tournerait à mal !

Des cris s'élevèrent alors de tous côtés : Qu'on l'arrête, qu'on l'arrête ! Déja même quelques gens s'apprétaient à s'emparer de Mathieu.—Mais ce dernier mit en avant ses deux poigns, dont la vigueur était proverbiale dans le pays. Cette démonstration suffit pour calmer le zéle des assistans. Il se fit jour au milieu de la foule et alla se mettre lui-même entre les mains des